

DE LA COLÈRE

AUX CONTRATS IMAGINAIRES

Jérôme Collin

France - Paris

.....

Dans son discours prononcé ce matin à l'occasion de l'ouverture du « Colloque International sur la Recherche Sémiotique Contemporaine - Réalités et perspectives », monsieur le professeur RACHID BENMALEK a rappelé qu'ALGIRDAS JULIEN GREIMAS avait rapidement abandonné son travail lexicologique : « *J'ai vu, après un travail de cinq ou six ans, disait GREIMAS en 1983 à Cerisy-la-Salle, que la lexicologie ne menait nulle part* ».

Pourtant, l'article « De la colère » que GREIMAS écrit en 1981 et publié en 1983 dans *Du sens II*, est sous-titré : « étude de sémantique lexicale⁽¹⁾ ». De quoi s'agit-il ? Quels sont les principes de la « sémantique lexicale » mis en oeuvre dans ce petit article ?

A partir des définitions qu'un dictionnaire d'usage (le *Robert*) donne du mot « colère », GREIMAS tente de déployer les structures narratives et discursives de la colère. En effet, là où les philosophes font des classifications de passions et des taxinomies, la sémiotique essaye ici d'étudier la « syntaxe » des passions, à envisager telle ou telle passion comme une séquence discursive.

Ainsi, par une première enquête modestement « lexicale », cet article constitue une des premières entrées dans la « sémiotique des passions ». L'objectif est d'obtenir, à partir des définitions du mot « colère » une « configuration passionnelle », c'est-à-dire un recomposition syntagmatique des *états* et des *faire* qui constituent la passion.

GREIMAS distingue donc pour commencer un avant et un après de la colère : une *frustration* qui aboutit à une *agressivité*. Quant au moment de la colère lui-même, il est identifié dans les dictionnaires comme un *mécontentement*. D'où la séquence :

frustration → *mécontentement* → *agressivité*

C'est surtout à la première étape, la *frustration* que nous nous intéresserons ici.

La frustration inaugurale présuppose logiquement un état précédent de *non-frustration*. Dans cet état « point de départ », le Sujet non frustré se sent doté d'espérances et de droits. Ce point de départ de la passion est donc déjà modalisé. En effet, pour qu'il soit frustré - et donc déçu dans son attente - le Sujet devait *attendre* quelque chose. Avant sa frustration, le Sujet est donc dans une relation d'attente *fiduciaire* avec un autre Sujet : il *attend* quelque chose de quelqu'un.

Cette attente intersubjective et modale est *fiduciaire*, dans la mesure où elle relève de la *confiance*. Dans l'attente simple, le Sujet veut être conjoint à un objet ; c'est la base de la sémiotique narrative standard. Lorsqu'elle met en scène, comme ici, deux Sujets, S1 veut que S2 mette en conjonction S1 avec un Objet de valeur :

S1 vouloir [S2 (S1 ∩ Ov)]

Mais dans le cas de l'attente fiduciaire, le Sujet S1 ayant *confiance*, il *croit* que S2 *doit* le mettre en conjonction avec l'Objet de valeur.

S1 croire [S2 devoir (S1 \cap Ov)]

Si les choses se passent bien, S2 mettra S1 en conjonction avec l'Objet de valeur, et S1 sera satisfait. Sinon, S1 connaîtra une « crise de confiance », non seulement parce qu'à la fin S1 n'est pas en conjonction avec l'Objet de valeur, mais encore parce qu'il a mal placé sa confiance. D'où la *frustration* et sa conséquence immédiate : le mécontentement, s'exprimant par la réaction de colère.

Le problème qui va nous retenir ici est que l'attente fiduciaire est rarement verbalisée. S1 *ne dit pas* à S2 qu'il croit que S2 doit le mettre en conjonction avec l'Objet de valeur : c'est pour cela qu'il y a *attente*. S1 *attend que* S2 opère la conjonction selon un *devoir* qui n'existe souvent que dans l'imaginaire de S1.

Le « contrat de confiance » n'est qu'un pseudo-contrat : dans la mesure où il n'est pas formulé, il n'engage pas S2, il n'engage que la confiance de S1. C'est ce que GREIMAS propose d'appeler un « contrat imaginaire » : « *On pourrait le considérer comme un contrat imaginaire, car, lors de sa conclusion - ou plutôt de sa reconnaissance - le sujet de faire [S2] ne se trouve aucunement engagé, sa modalisation déontique [son "devoir faire"] étant le produit de l' "imagination" du sujet d'état [S1]. (Du sens II, p. 230) »*

Ces contrats imaginaires, ici axés sur la modalisation du « croire » et de l'attente, sont au coeur de nombreuses relations intersubjectives passionnelles. Greimas incite ainsi les sémioticiens à se pencher sur ce type de contrat : « *Nous avons ici affaire à une nouvelle dimension de l'activité sémiotique qui n'a jusqu'à*

présent que peu attiré l'attention des analystes : il s'agit en fait de la construction des simulacres, de ces objets imaginaires que le sujet projette hors de lui et qui, bien que n'ayant aucun fondement intersubjectifs, déterminent néanmoins, de manière efficace, le comportement intersubjectif en tant que tel (ibid.) ».

Nous proposerons ici d'étudier un exemple particulièrement frappant de ce genre de simulacre à l'origine de contrats imaginaires. Il s'agit d'une scène que l'on trouve au début du premier roman de Franz Kafka : *l'Amérique*.

L'Amérique raconte l'histoire dramatique de Karl Rossmann, un jeune européen de seize ans, que ses parents ont exilé en Amérique. Par une chance incroyable, à son arrivée à New York, il découvre qu'il a un oncle fortuné, qui va décider de prendre en charge son éducation. Le passage que nous allons étudier se situe au moment où Karl va perdre l'appui de son oncle et commencer sa longue décadence. C'est un moment clef du début du roman, puisqu'il constitue le point de départ de l'errance du héros qui, s'il n'avait pas été chassé par son oncle, était promis à une prestigieuse carrière.

Nous allons donc suivre les différentes étapes qui amènent à la rupture entre l'oncle et le neveu.

A) La mise en place d'un contrat : une permission

Tout commence lorsque surgissent chez l'oncle de Karl deux amis du sénateur. Afin de les rencontrer, l'oncle invite son neveu à se joindre à eux, ce qui trouble l'organisation sévère de l'emploi du temps du jeune homme. Voici en effet la phrase qui ouvre cet épisode⁽²⁾ : « *Un jour, [l'oncle] arriva avant le moment du repas, que Karl pensait prendre tout seul comme d'ordinaire, et pria son neveu de vite se mettre en noir et de venir avec lui à table où il trouverait deux amis. (p. 64) ».*

La rencontre entre Karl et les deux amis de son oncle est donc directement initiée par l'oncle, au détriment de l'organisation habituelle du neveu. Ce qui délimite deux espaces : un espace de l'ordre (l'emploi du temps strict de Karl) et un espace du désordre (la rencontre des deux amis). C'est l'oncle qui prend l'initiative du passage de l'un à l'autre de ces deux espaces.

Pendant que Karl se change, l'oncle vérifie un exercice d'anglais composé par son neveu et le félicite vivement pour la qualité de son travail : « [il] *tapa de la main sur la table et s'écria : - C'est tout à fait excellent !* (p. 64) » L'oncle juge donc son neveu capable de rencontrer ses deux amis, sans doute parce qu'il est conscient des progrès et des compétences du jeune homme.

Pour l'instant donc, ce bouleversement de programme apparaît explicitement comme une gratification de Karl. Karl est doté d'un *savoir faire* (une compétence) qui lui autorise un *pouvoir faire* extérieur à l'espace de l'ordre.

Cette impression se confirme par la suite, puisque Karl est introduit sans préambule, directement plongé dans les conversations des trois autres convives, selon une méthode propre à l'oncle qui compte sur la perspicacité de son neveu : « *l'oncle perdait rarement lui-même le moindre mot sur qui que ce fût, laissant toujours à Karl le soin de découvrir seul ce qu'il pouvait y avoir d'utile ou d'intéressant chez quelqu'un.* (p. 64) ». Il semble donc que Karl soit déjà considéré comme un adulte, capable de découvrir par lui-même les informations qui lui seront nécessaires.

A cela fait suite une véritable épreuve glorifiante pour Karl qui va se risquer à intervenir dans la conversation pour parler de sa fraîche expérience new-yorkaise, allant même, avec succès, jusqu'à tenter d'imiter la manière de parler des new-yorkais : « *Karl répondit assez copieusement, au milieu d'un silence de mort, en jetant à la*

dérobée quelques regards sur son oncle et chercha, pour remercier, à se rendre agréable par quelques expressions de teinte un peu new-yorkaise (p. 65) » Tout le monde rit, mais non par moquerie : « il avait même dit quelque chose de très bien (p. 65) ».

Le *savoir faire* de Karl, acquis par ses exercices d'anglais, s'est réalisé par une performance euphorique, sanctionnée positivement. Karl a donc été admis à la table de l'oncle pour faire la connaissance de deux de ses amis ; il est jugé capable de faire leur connaissance par lui-même ; il a été félicité à deux reprises pour son anglais, d'abord par l'oncle qui a regardé ses exercices, ensuite par les amis de l'oncle, à la conversation desquels il su prendre part. Du point de vue de l'apprentissage de Karl et de la pédagogie de l'oncle, il semble qu'on ait là atteint un stade particulièrement favorable : l'élève-Sujet (Karl) est compétent et le Destinateur-pédagogue (son oncle) montre qu'il considère son élève comme une personne responsable.

On peut donc dire que Karl est en train de passer de l'enfant élève à l'homme responsable, qu'il quitte peu à peu les modalités du *devoir* et du *savoir*, pour accéder aux modalités du pouvoir et du *vouloir*.

C'est à ce moment que M. Pollunder, un des deux amis de l'oncle, invite Karl à venir dans son petit domaine aux environs de New-York : « Karl fut tout de suite invité à venir dans cette maison de campagne. (p. 65) ». Cette invitation marque donc un mouvement définitif de l'espace de l'ordre et de l'apprentissage (espace modalisé du *devoir faire* et du *savoir faire*) à un espace du désordre et de la vie (espace modalisé du *pouvoir faire* et du *vouloir faire*).

Karl demande aussitôt l'autorisation à son oncle qui accepte.

B) les soupçons d'une attente fiduciaire.

Toutefois, cette acceptation se fait sur le principe, sans engagement précis de l'oncle sur une date, au grand étonnement de Karl et de M. Pollunder : « *Karl demanda aussitôt à son oncle l'autorisation d'accepter, et l'oncle la donna, gaiement en apparence, mais sans fixer ni laisser entrevoir de date précise comme Karl et M. Pollunder s'y seraient attendus.* (p. 65) ».

Cette imprécision sur la date est résolue de manière inattendue, puisque Karl est convoqué dès le lendemain dans l'un des dix bureaux de son oncle, et apprend, en présence de M. Pollunder, qu'il est invité en fait le soir même : « - *M. Pollunder est venu pour t'inviter dans sa villa, comme nous en avons parlé.* (p. 66) ».

On remarque donc une certaine incohérence dans la réaction de l'oncle : il accepte gaiement, mais reste vague sur la date, et en fait annonce l'invitation pour le lendemain même, prévenant son neveu au dernier moment. Comme le dit Karl : « - *Je ne savais pas que ce dû être aujourd'hui, sans quoi je serais déjà prêt.* (p. 66) ».

A partir de ce moment commence une véritable « campagne d'intimidation » de l'oncle, qui multiplie les réticences : « *Si tu n'es pas prêt, peut-être vaut-il mieux remettre cette visite à un autre jour ; tu vois tous les ennuis que causent déjà ta visite ; tu vas manquer demain ta leçon d'équitation, l'as-tu déjà décommandée ?* (p. 66) » Karl se retrouve ainsi comme pris au piège entre les réticences de l'oncle, et les encouragements de M. Pollunder, au point de ne plus sentir aucun plaisir à honorer cette invitation : « *cette visite dont il se faisait une joie commençait déjà à lui peser* (p. 66) ».

Karl n'essaye pas d'interpréter les contradictions et les réticences de l'oncle. Pris dans ce piège entre les deux hommes, il ne parvient à prendre aucun recul par rapport à la situation, et se trouve incapable de « sentir » ce qu'on attend de lui. Il se borne à constater la situation

contradictoire dans laquelle il se trouve, sans chercher à comprendre s'il a un moyen, lui, de s'en sortir : « - *Que de contradictions ! pensa Karl.* (p. 67) ».

Lorsqu'il redescend dans le bureau de l'oncle, celui-ci est parti et M. Pollunder est seul. Karl, s'inquiète : « - *Mon oncle n'est-il pas fâché que je parte ? - Mais non ! Il ne parlait pas si sérieusement que vous croyez. Seulement il a votre éducation très à coeur en ce moment.* (p. 68) ».

L'attitude de Karl montre bien que face à cette invitation, il a perdu tout sens de la responsabilité de ses actes. Il n'a accepté que par faiblesse, du fait d'abord que le refus de l'oncle n'a jamais été explicite, ensuite parce que l'empressement de M. Pollunder l'a forcé à honorer l'invitation. Au lieu de passer vaillamment de l'espace de l'apprentissage à l'espace de la vie, il a abandonné l'espace de l'apprentissage sur le mode du *devoir faire* et du *(ne pas) savoir faire*, et non du *vouloir faire* et du *pouvoir faire*. D'une certaine manière, Karl est en régression par rapport à l'état dans lequel il se trouvait avant l'invitation :

Espace de l'apprentissage (éducation chez l'oncle)	Espace de la vie (soirée chez M. Pollunder)	Réaction de Karl
<i>devoir faire</i> (obéissance à l'oncle)	<i>vouloir faire</i> (accepter la permission)	<i>devoir faire</i> (obéissance à la permission)
<i>savoir faire</i> (apprentissage)	<i>pouvoir faire</i> (quitter l'espace de l'apprentissage)	<i>ne pas savoir faire / ne pas pouvoir faire</i> (embarras ; incapacité à refuser l'invitation)

Alors que l'oncle avait témoigné explicitement à Karl la confiance et la satisfaction qu'il avait dans son apprentissage, l'invitation de M. Pollunder semble avoir perturbé les relations entre le pédagogue et le neveu. Même s'il ne l'a jamais empêché d'accepter cette invitation, l'oncle a donné sa permission dans des termes qui ont placé Karl dans une situation de malaise. Sans doute pressent-il qu'il « n'aurait pas dû » accepter, malgré la permission de l'oncle, et malgré l'empressement de celui qui l'invitait.

C) Le respect du contrat verbalisé et la punition

La soirée chez M. Pollunder se déroule comme un véritable cauchemar. L'autre ami de l'oncle, M. Green, s'est invité lui aussi et va gâcher par sa présence le plaisir de M. Pollunder, de sa fille et de Karl. La fille de M. Pollunder, que Karl se faisait un plaisir de rencontrer, va l'attirer dans sa chambre et lui faire des prises de jiu-jitsu, avant que Karl n'apprenne qu'elle est en fait la concubine de son professeur d'équitation. Karl va se ridiculiser au piano devant eux, après s'être longtemps perdu dans l'immense villa en construction, et s'être retrouvé dans une étrange chapelle obscure ... En quittant la chambre de Klara, aux douze coups de minuit, pressé par le désir de retourner chez son oncle, il se retrouve face à face avec M. Green.

Green a à la main une lettre sur l'enveloppe de laquelle est écrit : « *A remettre en mains propres à minuit à Karl Rossmann où qu'il se trouve. (p. 111)* » La lettre est de l'oncle : « - *De mon oncle ! dit Karl dès le premier coup d'oeil. Je m'y attendais, ajouta-t-il en se tournant vers M. Green. - Que vous vous y attendissiez ou non, voilà qui me laisse colossalement indifférent. Lisez seulement, dit M. Green en plaçant la bougie sous l'angle favorable. (p. 112)* ».

La lettre de l'oncle se plaint de la brièveté de la vie commune qu'il aura eue avec son neveu. Il lui rappelle qu'il est un homme de principes, principes auxquels il doit ce qu'il est. Il chasse donc

définitivement son neveu et lui demande de ne pas essayer de le revoir. Il ajoute : « *Tu as décidé contre mon gré de me quitter ce soir, garde donc cette résolution toute ta vie. C'est à ce prix seulement qu'elle aura été virile* ». Après avoir essayé de décharger sa responsabilité sur M. Green, Karl finira par se retrouver, avec sa malle et son parapluie, sur la route déserte, aux environs de New York, avec un billet de 3ème classe pour San Francisco.

Les paroles de l'oncle sont très importantes pour comprendre la « pédagogie » en jeu. D'abord, c'est « *contre son gré* » que Karl a accepté l'invitation. Pourtant l'oncle n'a jamais dit à Karl qu'il était totalement défavorable à son départ pour la villa de M. Pollunder. Il ne lui avait pas interdit de s'y rendre. Il lui avait donné la permission, avec de nombreuses réticences, certes, mais sans jamais revenir sur cette permission. Si Karl a pourtant agi « *contre son gré* » en s'y rendant, c'est que malgré cette permission, l'oncle *ne voulait pas* que son neveu s'y rende. L'opinion réelle de l'oncle était donc différente de celle qu'il a exprimée verbalement.

Cette différence entre ce que l'oncle a dit et ce qu'il pensait (en quelque sorte, il a dit « oui » et il pensait « non »), et cette liberté virile et responsable qu'il veut enseigner à son neveu nous permettent de comprendre la démarche pédagogique de l'oncle. En acceptant, en autorisant cette visite, l'oncle attendait que de lui-même, Karl la refuse. Il voulait que son neveu prenne la responsabilité de son acte en allant contre la prétendue autorisation de l'oncle et contre l'empressement de celui qui l'invitait. Ainsi il aurait agi librement, en toute responsabilité, il aurait fait la preuve de sa maturité, et franchi une nouvelle étape de son apprentissage.

Espace de l'apprentissage	Espace de la vie
<i>devoir faire</i> (obéir aux ordres de l'oncle)	<i>vouloir faire</i> (ne pas tenir compte de la permission)
<i>savoir faire</i> (apprentissage)	<i>pouvoir faire</i> (refuser l'invitation)

C'est uniquement par ce refus qu'il aurait quitté l'espace de l'apprentissage - espace l'*obéissance* - pour l'espace de la vie - espace de la *maturité*. En acceptant l'invitation, au contraire, au lieu de réaliser le passage de l'apprentissage à la vie comme on aurait pu le croire, il a fait la preuve de sa docilité et de son immaturité.

Mais l'oncle ne pouvait lui dire : « *refuse ma permission, et agis librement en devinant qu'il ne faut pas y aller* », sans quoi Karl n'aurait pas agi librement, selon un *pouvoir faire* et un *vouloir faire*, puisqu'il aurait obéi à une injonction de son oncle. L'oncle a donc dit l'inverse de ce qu'il pensait. Pour l'aider, par ses réticences, il a essayé de le mettre sur la voie du refus.

Il y avait donc deux contrats. Un contrat verbalisé, le contrat d'autorisation. Et un contrat imaginaire, par lequel l'oncle interdisait à son neveu de se rendre à l'invitation, et attendait que son neveu, de lui-même, non par un *devoir faire* mais par un *vouloir faire*, refuse.

Ainsi, Karl ayant fait ce qu'il lui avait permis de faire, l'oncle le punit, et le chasse. C'est par cette sanction dysphorique que se manifeste ouvertement l'existence d'un contrecontrat qui, jusqu'alors, n'était qu'imaginaire. Mais comme on le voit, quoique imaginaire, c'est lui qui a réglé la relation intersubjective entre l'oncle et son neveu, et non le contrat verbalisé.

On tient donc là l'exemple d'une type de contrat imaginaire bien particulier, puisqu'il est contraire au contrat verbalisé par S1, et qu'il attend que de lui-même, le sujet S2 détermine ses actions, non par rapport au contrat verbalisé, mais par rapport à ce contre-contrat imaginaire. Ces situations se révèlent pleinement a posteriori dans une sanction paradoxale : la punition de l'obéissance.

On aboutit ainsi à un enchaînement syntagmatique en apparence absurde. Normalement, nous rencontrons l'enchaînement :

permission → action conforme à la permission → récompense

Ici, nous avons l'inverse :

permission → action conforme à la permission → punition

Cette absurdité apparente, la sémiotique montre qu'elle recèle en réalité une grande logique, sous la forme d'une mise à l'épreuve, en vue d'éprouver la capacité du sujet à être un actant responsable de la prise en charge de son *vouloir faire* et de son *pouvoir faire*.

Trois remarques sont possibles pour conclure cette approche des contrats imaginaires :

- 1)- Le caractère traumatisant de ces contre-contrats non verbalisés s'explique dans cette contradiction entre absurdité apparente et logique ressentie à postériori - et donc toujours trop tard - par celui qui la subit, sous la forme d'une catastrophe fiduciaire, c'est-à-dire d'une destruction de la relation de confiance telle qu'elle était comprise auparavant.
- 2)- Les contre-contrats imaginaires, parce qu'ils sont un bon exemple de langage nonverbal, montrent non seulement que le sens n'est pas nécessairement attaché à l'expression verbale, mais qu'il peut n'être attaché à aucune expression. Il ne se révèle qu'à postériori, au moment de la sanction paradoxale, qui n'a de sens qu'en postulant l'existence préalable d'un contre-contrat imaginaire non verbalisé.
- 3)- Les contrats imaginaires, même s'ils sont très présents dans la vie intersubjective, ne semblent pas accessibles au bon sens. Très rarement conceptualisés, ils sont encore moins souvent repérés ou compris intuitivement. Pour les mettre au jour et comprendre leur fonctionnement, la médiation de la théorie - ici de la théorie sémiotique - est nécessaire.

NOTES

(1)- Greimas écrira quelques années plus tard (1986) une autre étude de sémantique lexicale, consacrée à la « nostalgie » : Questions de sémiotiques, PUF, 2002, p. 593.

(2)- KAFKA (Franz), l'Amérique, traduit de l'Allemand par Alexandre Vialatte,